

## LA CONSCIENCE

### 1. La Conscience comme espace/écran où le sujet se saisit comme objet.

Votre manuel (*Magnard*, p.16) vous dit que la conscience est la « capacité de nous *rendre compte* de ce que nous vivons, au fur et à mesure que nous le vivons »... et donc, en ce sens, de le *savoir* – en avoir « science » – en temps réel. La conscience – lat. : *cum-scientia* – est donc bien une forme de *science* qui « accompagne » (*cum*= avec) notre vécu ordinaire, en tant que *sujets*.

Mais attention ! l'« accompagnement » exprimé par le préfixe « cum » a bien la nature d'un **mouvement d'intériorisation réfléchissante**<sup>1</sup>. « Se rendre compte » de quelque chose signifie en effet *réorienter* notre attention – normalement dirigée vers l'extérieur – vers cet espace purement subjectif où à la fois nous « intériorisons » la présence de l'objet, soit-il physique ou mental, qui se trouve devant nous (je me rends compte qu'il est trop tard, qu'il y a un mur devant moi, que je t'aime...) et, inversement, nous nous saisissons *nous-mêmes* comme un autre *objet* à côté de celui que venons de projeter sur l'« écran » intérieur de notre conscience.

De prime abord, donc, la « conscience » se présente comme cet « espace/écran » - ce « théâtre » - purement intérieur où le sujet humain fait ou *peut* faire l'expérience immédiate d'une part de son « vécu » et de l'autre de soi-même comme à la fois « sujet » et « objet » de ses propres pensées.

### 2. L'« espace/écran » de la conscience comme *réalité psychologique* et comme pivot de la « Révolution Métaphysique » de l'Âge Moderne

Sur cette base, la première chose à bien établir est que ce même mouvement de [re-]orientation du *sujet* vers son intériorité constitue à la fois une donnée psychologique immédiatement disponible à n'importe quel individu, et un événement historique d'importance majeure : l'avènement de l'Âge Moderne dans la philosophie.

(1) Le mouvement de [re-]orientation du *sujet* vers son intériorité est en effet le propre de la « conscience » en sa pure et simple réalité psychologique. « Prendre conscience » signifie diriger son attention vers son espace subjectif, et là *se retrouver* comme *l'un* des objets que nous projetons sur notre « écran » intérieur.

(2) Le mouvement de [re-]orientation du *sujet* vers son intériorité constitue d'autre part l'essence même de la « Révolution Métaphysique » que Descartes a accompli avec son œuvre. Grâce à cette révolution – nous le savons – la pensée occidentale *inverse* sa perspective, en *intériorisant* le regard qu'Aristote avait dirigé sur l'« être en tant qu'être ».

**Selon l'Âge Antique** le « fond de l'être » – son *arké* – est la « substance », conçue par Aristote comme le « sujet » (substrat, support...) ultime de tous les phénomènes, que l'esprit humain recherche « là dehors », au sein de cette même *nature* [*physis*] qui avait attiré l'attention des Présocratiques. Les mots de Platon ci-dessous...

[**Des « choses » à soi-même**] « Par quel moyen trouverons-nous l'essence absolue des choses ? **Par là**, nous trouverons bientôt ce que nous sommes nous-mêmes » [*Premier Alcibiade*, T58]

... montrent donc bien que pour l'Antiquité nous ne parvenons à la connaissance du sujet humain comme réalité *purement intérieure* et purement « intelligible » (= objet de la pensée pure) qu'en passant par la saisie de l'être (substance, essence...) des choses qui nous entourent dans l'espace externe du monde.

**Selon l'Âge Moderne**, au contraire, le « fond de l'être » – son *arké* – est ce même « sujet » solonien et socratique, qui, rien qu'en se pensant soi-même (« je pense ... ») prend enfin conscience que cette simple pensée purement « subjective » le met néanmoins immédiatement en contact – mais *au-dedans* de soi – avec son être (« ...je suis ») et **DONC** avec l'« Être » en toute son *objectivité* : « Je pense **DONC** je suis »... *vraiment* et objectivement. Ce contact entre la Pensée et l'Être n'a donc plus besoin de préalablement passer par le monde externe pour être certifié aux yeux intérieurs du sujet. Les mots de Descartes ci-dessous...

[**De « soi-même » aux « choses »**] - « Je fermerai maintenant les yeux, je boucherai mes oreilles, je détournerai tous mes sens... [...] et ainsi m'entretenant seulement moi-même, et considérant mon intérieur, je tâcherai de me rendre peu à peu plus connu et plus familier à moi-même. Je suis une chose qui pense... » [*Troisième Méditation*, cf. dans *Le Sujet*]

... montrent donc bien que pour la Modernité nous ne parvenons à la connaissance de l'être des choses qui nous entourent dans l'espace externe du monde, qu'en passant par la saisie du sujet humain comme d'une « chose » qu'on ne saurait appréhender ailleurs que **dans l'espace – l'écran, le théâtre – purement intérieur de sa « conscience »**.

Il faut par conséquent bien faire attention : le « connais-toi toi-même » de Solon-Socrate est sans aucun doute à la racine de toute réflexion sur le Sujet et la Conscience. Ces deux notions acquièrent toutefois leur pleine identité philosophique seulement lorsque l'Âge Moderne décide de faire du *sujet* qui se connaît soi-même le Principe Métaphysique – *arké* – de tout « être » et de toute connaissance objective: telle étant la nature ultime du « projet de Descartes » – qu' Hegel considérait pour cette raison ni plus ni moins qu'un « héros »

<sup>1</sup> **ETYMOLOGIE** – « Conscience » vient du latin *cum-scientia*. – Le substantif *scientia* (=science) émane de la même racine d'où vient *scire* = connaître. Quant à *cum*, il est souvent, très mécaniquement et superficiellement traduit comme « avec, ensemble » [par ex. dans le *BLEED Philosophie*, p. 12, où il est dit que « conscience (du latin *cum*= avec, ensemble, et *scientia*= savoir) désigne d'abord le fait d'être 'accompagné de savoir' »]... mais en ce faisant nous perdons tout le **sens irréductiblement intérieur** que ce préfixe assume lorsqu'il contribue à la formation d'une grande classe de mots, tout à fait communs (cf. sur ce même point, l'étymologie du mot « constitution » dans **Platon Rep.VII Intro**) .

Pour saisir la nature purement *intérieure* du mouvement mental exprimé par ce « cum », pensons par exemple aux mots *concept*, *conception*, *concevoir*, *comprendre*... qui résultent de la synthèse entre *cum* et *cipio/prehendo* = je prends : il est bien évident que « com-prendre », ne signifie pas un simple et purement extérieur « mettre ensemble » des objets donnés, aussi « mentaux » soient-ils. En effet, pour *com-prendre* (NB !) le sens qui est commun à tout cet ensemble de mots, il nous faut pour ainsi dire inverser l'« orientation sémantique » de ce préfixe – *cum* – et en écouter le caractère purement intérieur et réfléchissant. Même si « comprendre » signifie certes aussi synthétiser, rassembler, unifier... une multiplicité de données, le préfixe *cum* indique plutôt un geste de pure *intériorisation réfléchissante* de la part du sujet qui l'accomplit. En d'autres mots, lorsque vous *prenez* une chose (un stylo), vous l'accueillez certes à l'intérieur de votre main, mais elle reste tout de même à l'extérieur de votre *être*, tandis que lorsque vous *com-prenez* le sens du mot « stylo », vous l'accueillez/enfantez, en ce faisant, à l'intérieur de votre esprit, donc de votre *être*, avec un geste purement intérieur et *intériorisant*. – Le même discours se répète dans beaucoup d'autres cas, comme pour le mot *concentration*, lorsqu'il signifie un certain état d'esprit et non pas une simple « densité » matérielle, ou la concentricité de deux figures emboîtées l'une dans l'autre. Être « concentré » signifie, bien autrement se ressembler intérieurement en soi-même, vers son propre centre intérieur... »

### 3. Le projet cartésien : la Modernité à la convergence de l'Antiquité et du Moyen Âge

« Descartes est dans les faits le **vrai fondateur de la philosophie moderne** en tant qu'elle prend la **pensée pour principe**. L'action de cet homme sur son siècle et sur les temps nouveaux ne sera jamais exagérée. C'est un héros. Il a repris les choses par le commencement et il a retrouvé le vrai sol de la philosophie auquel elle est revenue après un égarement de mille ans» [Hegel - *Leçons sur l'histoire de la philosophie. La philosophie moderne*]<sup>2</sup>

Ce qu'Hegel nous dit à propos de Descartes est que pour lui l'*arké* – le « Principe » : fondement et commencement à la fois de tout ce qui « est » – est la pure et simple *pensée*. En d'autres mots, Descartes ne reste même pas un instant dans la Caverne du Monde Sensible comme au contraire le fait Platon dans le Livre VII de la *Republique*, pour ensuite, lentement et graduellement s'élever vers le Monde de la Pensée. Non : il s'installe dans le « Monde de la Pensée » sans plus et dès le départ, en faisant d'elle *non pas* la réalité dont il faut *prouver* l'existence sur la base d'indices matériels/sensibles extraits du monde qui nous entoure, mais au contraire le socle premier, le critère ultime et unique auquel devra se confronter tout ce qui se prétend réellement existant.

Ce *bond* qui soudainement et sans détour nous met en contact avec le Soleil du Monde Intelligible se réalise au cours des *trois* premières « Méditations Métaphysiques », et il s'agit d'un trajet qui se fait entièrement dans le « théâtre » d'une *conscience* où un sujet qui parle à la première personne se retrouve (*Ière*) tout d'abord égaré dans l'univers mystérieux et bouillonnant de ses doutes ; (*IIème*) il gagne ensuite le terrain solide de sa pensée, pour finalement (*IIIème*) s'élever jusqu'à la Substance divine à la source de toute pensée purement individuelle et « subjective ».

(1) [*Ière Méditation*, Texte 1<sup>3</sup>] LE SUJET EN SA PUISSANCE (l' « époque » ou « suspension du jugement »)

Dans le théâtre – la Caverne – de sa conscience – = à l'intérieur de « soi-même » – le sujet humain – = un « moi » qui pense/parle – trouve la « puissance » de se défaire de la totalité des formes du monde externes à lui-même rien qu'en les regardant comme un caléidoscope de pures et simples *illusions*. Cette vision, qu'il ne gagne en réalité que grâce de sa propre *puissance* (son « feu ») de juger vrai/faux, le met premièrement en contact avec son effrayant état d'esclavage, d'où il s'agit de sortir [ cf. T87]

(2) [*IIème Méditation*, Texte 2] ... EN SON EXISTENCE/ESSENCE (le *Cogito*)

(A) *Une Pensée existe...* – La voie de sortie est dans le fait même de se retrouver habité, *malgré* «soi», par des pensées. En effet, ce même sujet si effrayé par sa propre puissance de *juger-vrai/juger-faux*, ne trouve pas en soi la force de se défaire de sa propre *pensée*, car « réduire » une pensée à une simple « illusion » (juger faux ce qu'elle nous dit) ne signifie autre que la regarder comme une pure et simple...*pensée* ! La notion même d'une *pensée illusoire* est donc elle-même illusoire: toute illusion d'une pensée étant bien évidemment à son tour la pensée d'une illusion. – **DONC, la pensée elle-même, en son existence donnée dans le théâtre de la conscience, s'auto-certifie** comme un fait absolument *indépassable* pour cette même conscience.

(B) ...**DONC moi qui « cogito » j'existe...** – Or, non seulement la pensée est pour notre conscience un fait indépassable et indéniable – *plus fort* que nous-mêmes et notre prétention de pouvoir nous en défaire – mais toute pensée particulière renvoie en tant que telle au « moi » qui la pense. **DONC « moi-même » comme fil rouge de mes propres pensées, j'existe, en ce que, tout simplement « cogito » : je pense.** Ou encore: « moi », je ne puis être ma propre «illusion» qu'en me *pensant* comme existant. Je suis par conséquent la source *bien réelle* – = non illusoire – de de cette même illusion, qui n'en est donc pas une! Même le plus acharné des adversaires – le fameux Mauvais Génie – ne pourra me persuader que je me trompe qu'en me criant : « tu *es réellement et vraiment...* en train de te tromper ». Lui-même – le Grand Trompeur en personne – vient donc de bien établir que J'EXISTE comme sujet de mes propres illusions.

(C) ... *comme une chose qui pense* – Inversement, ce même « moi » qui se retrouve à l'origine de ses propres pensées ne saurait cesser de penser sans cesser par là même d'exister, car lui-même n'est rien d'autre qu'une *pensée*. Au fait, dire tout simplement « moi ! » ne signifie rien d'autre que se poser comme existant par le simple fait de *se penser* : de même en mathématiciens nous disons « soit le segment *ab* » et voilà « *ab* » existe bel et bien comme le segment qu'il est, de même en métaphysiciens nous pensons « je suis » ... et voilà cette simple pensée nous oblige à avouer que nous *existons* réellement. **DONC**, ma pensée n'est pas seulement un existant parmi les autres, que je trouve de fait dans le cadre de ma conscience : elle se révèle bien plus profondément comme ma « matière » constitutive : mon *essence*. Ce qui fait de moi ce que je suis : « je suis une chose qui pense » [Textes 3- 4].

(3) [*IIIème Méditation*] ... ET EN SA SUBSTANCE DIVINE

Descartes s'occupe donc de la Conscience non pas en psychologue mais bien en *métaphysicien* de la « vieille école », c'est-à-dire pour chercher à son intérieur – à l'intérieur de son espace – l'*arké*, le fondement même à la fois de tout *existant* et de toute *connaissance* scientifique. Ce principe est le « Moi, je pense »... le « COGITO » comme vérité métaphysique première. En posant ce principe, Descartes affirme que non seulement une « conscience » *existe* – ce qui est *banalement* vrai et universellement admis – mais qu'elle existe de façon *substantielle* et *au fondement* de tout le reste (comme l'eau chez Thalès). Selon cette perspective, c'est bien dans notre conscience que l'« Être » le vrai – et donc *notre* « être » le plus authentique – se manifeste en nous. Très cohéremment, la *Troisième Méditation* – « De Dieu, qu'il existe » – s'occupera de démontrer qu'au fondement *ultime* de ce même « Cogito » purement individuel et *si fragile*, il ne peut y avoir que cette *même* « substance divine » que (A) Aristote trouve comme « auto-conscience pure » à l'aboutissement de sa Métaphysique (Livre Lambda), et que (B) le Moyen Âge avait fait coïncider avec le « Je suis » de la Bible. – Bref, chez Descartes le « moi-je-doute » qui depuis Socrate se manifeste dans tout homme assez courageux pour reconnaître sa finitude et sa fragilité, n'est que l'expression intérieure de la voix de ce Dieu à la fois grec et judéo-chrétien qui avait dit de soi-même « Je suis Celui qui suis » [Ex.3, 14]... c'est-à-dire le seul Être *substantiel* et *éternel*, d'où seulement la conscience finie de l'homme trouve la force de se remettre en question et donc de se connaître soi-même comme, en dernière analyse, expression « incarnée » de la Conscience Divine.

En synthèse : la Conscience se présente chez Descartes comme cet « espace/théâtre » où le sujet humain se saisit infailliblement comme un « moi » qui est en train de penser tel ou tel objet, *et* de se penser soi-même comme existant au-delà de toute possible remise en question, car remettre en question quelque chose signifie penser, et donc bel et bien *exister* comme un moi qui [se] pense. Cette même pensée indéniablement *existante* s'impose dès lors comme l'*essence* du « moi » qui est en train de [se] penser. – Conclusion : pour Descartes la conscience (1) certifie immédiatement sa propre *existence* ; (2) est par là même *connaissance* de sa propre nature ou *essence* (3) se reconnaît enfin comme manifestation en nous de cette même Substance divine que les grecs avaient cherché au fondements de la *physis*, et les judéo-chrétiens avaient entendu dans le « Je suis » de la Bible.

<sup>2</sup> Nous comprendrons mieux la nature profonde de cet « héroïsme » lorsque nous nous occuperons de la *Politique* et de l'*Etat*. Nous verrons alors que l'Âge de Descartes – le XVIIIe siècle – voit l'avènement de quelque chose que la Grèce de Solon/Socrate – c'est-à-dire la Grèce d'une sagesse « oraculaire » qui se fait d'un coup « politique » et « démocratique » – ne connaissait pourtant pas encore : l'« Etat » comme dimension *objective* et pleinement extériorisée de la conscience citoyenne. Eh bien, c'est justement au sein de cette nouvelle réalité jamais vue auparavant – la réalité écrasante du « Léviathan » où un Roi pourra dire à ses *sujets* « l'Etat c'est Moi » – ... que tout un chacun de ces mêmes *sujets* puisera la force purement *individuelle* de riposter : « quant à moi, *j'existe* de façon autonome et substantielle, car je pense ». C'est pour cette raison – car grâce à Descartes le sujet individuel acquiert la claire conscience de son existence autonome grâce au simple fait qu'il peut *penser* – que la devise de l'Epoque des Lumières sera le célèbre « Ose penser ! » d'Emanuel Kant.

<sup>3</sup> *Nous lisons les pages 18-21 de votre manuel.*

## 4. Les problématiques de la conscience<sup>4</sup>

### 4.1 Conscience et Existence. La conscience et ses « intermittences ».

**L'indéniable existence d'une « conscience » n'est mise en évidence que lorsqu'elle est [re]mise en question.**

(A) Ce sont ses discontinuités et ses échecs qui nous obligent à en admettre l'existence « dans » nous d'une conscience toujours soumise au risque de disparaître dans l'oubli, de même que la lumière d'une lampe habituellement allumée ne se fait *remarquer* qu'au moment un évènement inattendu ne l'éteint. (B) Inversement, c'est cette même circonstance, si cruciale – celle des « intermittences du cœur » [Proust] étant le vrai « niveau zéro » de toute enquête sur la nature et la structure de la conscience – qui soulève la question de la *façon* et la *mesure* où une conscience – et par conséquent nous-mêmes, qui n'existons que « dans » notre conscience, comme l'un de ses contenus – peut se dire *effectivement* « existante ».

En effet, comment pouvoir dire que notre conscience est ce qui *en* nous *existe* vraiment, ce qui *de* nous « subsiste » et demeure identique à soi-même lorsque tout le reste se transforme... si son « théâtre » est peut-être ce qui chez un être humain il y a de plus intermittent, de plus changeant, de plus imprévisible? – « Être conscient » dans le sens d'être *éveillé* (« conscience immédiate ») n'est qu'un état infailliblement destiné à se dissoudre-pour-ensuite-réapparaître sans que notre conscience – qui se prétendrait néanmoins une forme de « savoir » ! – ne s'en rende même pas compte et ne sache rien faire pour l'éviter ! Lorsque je m'endors, on dit justement que je « *perds* conscience » ; ensuite, lorsque je me réveille, on dit que je « *reprends* conscience »... comment pouvoir soutenir, face à une telle évidence, que MOI, je suis *essentiellement* ma conscience, si moi-même je peux bien l'acquérir ou la perdre tout à fait... inconsciemment ? Comment pouvoir soutenir, à fortiori, que ma conscience est ce qui en moi *subsiste* et demeure identique en dessous de tout changement ? – De même, lorsque je dis « je suis conscient *de* cela et cela » (conscience réfléchie)... là aussi, il suffit d'un instant pour que ce « cela et cela » dont ici et maintenant je suis conscient disparaisse dans l'oubli... Et lorsqu'il se passe les deux choses ensemble – par exemple je m'endors pendant que je suis en train de lire, comme le fait Proust au tout début de sa *Recherche*... [T108B] – comment continuer à enraciner dans ma conscience le fait même que « moi » j'existe ? [*Nous lisons le Texte 3 de Nietzsche p. 23*]

### 4.2 Conscience et Connaissance : la conscience de soi implique-t-elle une connaissance de soi ?

Nous avons vu que Descartes prétend que le simple fait d'avoir *conscience* de moi-même me fournit une *connaissance* de ma nature : « je suis essentiellement une chose qui *pense* ». Et pourtant, on dirait qu'avoir *conscience* d'une chose n'est pas en avoir une effective *connaissance*. Avoir ou prendre conscience de n'importe quelle situation ou état de choses, signifie – comme nous l'avons dit – l'intégrer, l'intérioriser, la placer à l'intérieur de l'enclos de notre esprit, avec un geste qui, par ailleurs, n'est censé nous fournir aucune autre « connaissance » proprement dite – objective – de cette même chose : nous n'*ajoutons* aucune autre information à celles que nous en possédons déjà. Le fait de « prendre conscience » qu'il y a un arbre devant moi ne me fournit aucune *connaissance* autour de ce même arbre.

En quoi, donc, le simple fait d'avoir conscience de moi-même – du fait que *j'existe* – me fournirait-il des informations supplémentaires sur le type d'arbre que je suis ? La réponse cartésienne nous la connaissons : mon « moi » n'est pas tout à fait un arbre existant *en dehors* de ma pensée. Ou : moi, je ne me trouve qu'à l'intérieur de ma pensée, ainsi que je ne trouve le segment *ab* qu'à l'intérieur de l'espace géométrique, dont il est constitué. Avoir conscience de moi-même signifie par conséquent *reconnaître* – et donc *connaître* – la « pensée » dont moi je me constitue, ainsi qu'un arbre « connaît » la sève qui circule à son intérieur.

A cette position s'opposent, de différentes manières celle de **Hobbes** [T110B], de **Nietzsche**, *Texte 1 p.24* et de **Malebranche**, *Texte 2 p.30* (Magnard)

### 4.3 Conscience, identité personnelle, mémoire

Peut-on parler de l'identité d'une même personne sans *par là même* parler de l'identité d'une même *conscience* ? A la fois John Locke (*Texte 1 et 2, p.40*, et cf.p.16-17) et notre bon sens répondent résolument que *non*. Nous pouvons en bien faire l'expérience – en l'occurrence *très* traumatisante – d'un ami qui se transforme tellement que nous ne le reconnaissons plus – « tu n'es plus la même personne ! » – ... et nous savons bien qu'une telle si choquante révélation d'« altérité » – notre ami est bel et bien devenu *un autre* – ne pourra se résorber qu'au moment où il *prendra lui-même conscience* de ce dont nous lui parlons. Seulement en ce moment, nous serons disponibles à reconnaître que cet épisode d'« auto-aliénation » appartient à l'histoire d'une seule et même personne : car une seule et même conscience aura *assimilé* ces deux « tronçons » si différents, de sa « personnalité ».

Or nous voyons bien que ce processus d'« auto-assimilation » de la part d'un même « moi » qui se projette sur l'histoire de sa vie, pour en faire *justement* l'histoire d'une seule et même *personne*, est en même temps l'évènement d'une « prise de conscience » et d'une auto-remémoration. Conscience et mémoire constituent donc deux fonctions bien essentielles pour moi je puisse me dire « moi-même » - ou le même moi – tout au long de mon histoire... Mais alors, dans quelle mesure puis-je affirmer qu'un « moi » existe « en soi » – ou pour ainsi dire « à l'état pur » – si la seule façon que « moi » j'ai de *me* donner une identité est de me repérer toujours plongé dans des situations biographiques encore toutes à « assimiler »... et aussi concrètes que changeantes ?

<sup>4</sup> Nous lisons à ce propos votre manuel aux pages 13 et 16-17

## §5 La structure de la Conscience

Nous pouvons maintenant énumérer les traits fondamentaux de cette chose/événement/expérience...qu'on appelle notre conscience. Nous allons encore nous servir de l'image très classique du *théâtre*: un « théâtre » tout à fait spécial, car doué de certains traits très vivants et «magiques».

(1) Une ENTITE DYADIQUE ET « INTENTIONNELLE » – Comme tout « théâtre » (spectateur/acteur) la conscience est une entité structurellement *dyadique* car elle toujours conscience d'un *objet* de la part d'un *sujet*. Ce nécessaire rapport-à-un-objet est appelé son « intentionnalité » [Husserl, T115].

(2) Une ENTITE NÉCESSAIREMENT UNITAIRE : LE « MOI » – Le fait que la lumière projetée sur la scène de notre « conscience » – qui en même *est* cette même lumière – puisse *s'altérer* (ivresse, hyperesthésie etc.) augmenter/diminuer, apparaître/disparaître, n'empêche en rien qu'elle reste *une et la même* tout au long de ces (et donc de *ses*) changements. – Cette *unité* de la conscience, ne s'enracine que dans le « moi » qui est «conscient», et qui en représente, par ailleurs, l'un des traits le plus controversés. Le « moi » qui dit «je pense» n'arrive jamais, en effet, à se saisir en son isolément, car il se *présuppose* toujours comme existant *derrière* tel ou tel de ses « attributs », c'est-à-dire tel ou tel état de «sa» conscience. C'est bien de cela que parlent les *sceptiques* Hume [Texte 2 p.42, Magnard] et Nietzsche [p.24 Ibid] pour lesquels le « moi » n'est qu'une ombre fuyante et une entité fictive du langage; le *positiviste* Comte [p.43 Ibid.] pour lequel il est impossible qu'un seul et même «moi» s'appréhende *objectivement*, car pour ce faire il devrait par là même cesser d'être la voix d'un *sujet*... ainsi que le métaphysicien Blaise Pascal [p.42 Ibid.] qui renvoie la saisie ultime du « moi » *par* le moi au ressenti du « cœur ».

(3) Une ENTITE (AU MOINS POTENTIELLEMENT) REFLECHISSANTE, QUI SUPPOSE UN MOI « REPRESENTATIONNEL » – La conscience est un théâtre où le spectateur (le « sujet ») fait toujours aussi partie des acteurs (l'« objet »), qu'il soit ou non *actuellement* présent sur la scène. En fait, si la conscience est toujours conscience d'un *objet* de la part d'un *sujet*, ce dernier est à son tour toujours disponible à devenir son propre objet « de conscience », où l'objet de *sa* conscience. C'est ce que Kant veut dire lorsqu'il affirme :

T118 «Le “je pense” doit pouvoir accompagner toutes mes représentations ; car autrement serait représenté en moi quelque chose qui ne pourrait pas du tout être pensé, ce qui revient à dire ou que la représentation serait impossible, ou que, du moins, elle ne serait rien pour moi » [Kant, *Critique de la raison Pure, Analytique Transcendantale*, *Déduction Transcendantale* §16]

Ces propos sont une réponse implicite au scepticisme de Hume, qui à partir de l'insaisissabilité du « moi pur » voudrait en conclure à son *inexistence*. Eh bien non, dit Kant : il faut que le « moi je pense » soit «là derrière », bien existant et *agissant* quelque part, prêt donc à se [re]présenter à lui-même, car autrement nous ne pourrions jamais *devenir* conscients non seulement de nous-mêmes, mais d'aucun autre objet. Il faut par conséquent que le « je » se possède « en sa représentation » [Texte 1 p.100 Magnard], c'est-à-dire que le « Je » soit saisissable par sa conscience comme une *représentation* parmi les autres, pour que nous puissions nous *approprier* [assimiler] nos expériences, en disant : «j'ai pensé **cela et cela** »

(4) UNE ENTITE ESSENTIELLEMENT [AUTO-]EVOLUTIVE – La conscience est un théâtre qui *change et évolue* selon les évolutions de la « lumière » qu'elle est projetée sur sa scène. Autrement dit, ce qui « reste le même » en dessous de tous les changements qui ont lieu « dans » le théâtre de la conscience, n'est pas tout à fait *ce théâtre même*, qui contraire est le sujet d'une constante auto-évolution. C'est de cela que parle Hegel comme essence de l'« esprit », dans les termes d'un « en soi » qui évolue en devenant« pour-soi » [Magnard, p.16]... ainsi que le psychologue Jean Piaget lorsqu'il propose de faire du phénomène de la « *prise de conscience* » le vecteur principal de tout auto-développement individuel grâce à la dynamique de l'« assimilation » qu'il considère comme l'essence même de la « vie » [T120 et T139].

Chaque fois que je prends conscience de quelque chose – pense Piaget – je me l'approprie, je l'assimile... c'est-à-dire je *m'en nourris*. Cela signifie qu'aucun processus de prise de conscience ne saurait trouver, à son aboutissement, le « moi » qui en est le protagoniste dans la même condition où il se trouvait lorsque *ce même* processus a commencé. Le « moi » qui enfin se rend compte qu'il vient de faire une bêtise cesse *par là même* de se trouver dans la condition où il a fait cette même bêtise... car voilà l'individu a *grandi* et évolué en se nourrissant justement de cette *même* bêtise qu'il – lui-même – vient de commettre !

(5) LES COULISSES DE L'INCONSCIENT – Dans le théâtre – si changeant, si intermittent, si imprévisible... – de la conscience, il se passe des choses tellement bizarres et apparemment inexplicables que les penseurs de tous les temps ont été conduits à aller en chercher l'origine derrière ses *coulisses*. Comment se fait-il que là devant nous – sur l'écran de notre conscience – puissent avoir lieu des phénomènes si singuliers et mêmes si choquants, qu'aucun esprit qui soit effectivement transparent à lui-même ne saurait ni enfanter ni expliquer ? Ce type d'expérience a projeté l'attention des savants et des philosophes au delà du miroir de la conscience ordinaire – si superficiellement certaine d'elle-même et de sa capacité de s'auto-certifier et fonder – dans la direction (A) d'un « Esprit » conçu comme une « Super-conscience » ; (B) de sa matière de « support » (le cerveau, comme c'est le cas des neurosciences) et finalement (C) d'une dimension *ni proprement matérielle, mais sans doute pas spirituelle*, qui a été appelée par son inventeur universellement reconnu l'Inconscient.